

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

## Lettres d'un solitaire I. Sur nos "chauffeurs"

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 252-255

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# LETTRES D'UN SOLITAIRE

## I. Sur nos " chauffeurs "

Monsieur,

Hier, comme on cuisait à l'étouffée derrière les persiennes les mieux closes, je m'offris deux heures de paresse et, ma canne au bout des doigts, je fus me réfugier sous les sapins qui, là-bas, descendent des hauteurs jusqu'au bord de la route.

Avez-vous remarqué, Monsieur, que le sapin, dont le bois est d'un usage si commun, pourrait presque passer pour un arbre inutile ? On voit saigner le cœur des noyers le long des grands chemins ; il faut fréquenter la forêt pour entendre le sapin gémir sous la cognée. On étale ses meubles de chêne, mais on dissimule son bois blanc. Et les pauvres, les très pauvres, sont seuls à recueillir le fruit du sapin dont ils font en hiver de belles flambées claires au fond de leurs chaumines. Le sapin pourrait presque passer pour un arbre inutile. J'aime les choses inutiles.

Donc, je rêvais au bord de la route, assis sur une grosse pierre sans doute dès longtemps détachée des hauts rochers, car une mousse abondante faisait de ce bloc un siège confortable. A cent mètres, une automobile, tout à coup, parut et de belles dames passèrent.

« Belles dames » est une façon de parler. Au vrai, savez-vous rien d'aussi laid qu'une dame en « auto » ? J'entends dans une « auto » qui se respecte et qui n'admet sur ses coussins que des touristes de tournure et de physionomie suffisamment caricaturales.

Mon automobile, — encore une façon de dire ; et je ne le regrette pas, ma fière fantaisie préférant à la route de tout le monde les sentiers mal tracés — mon automobile « dévorait l'espace, » suivant l'immortel cliché. Mais vos rosiers vous donneront des figues quand nos chauffeurs cesseront de prétendre concurrencer nos grands express.

Il semble, n'est-ce pas ? que, pouvant se promener, on doit pouvoir jouir de sa promenade ; que, maître de son temps, on doit pouvoir savourer ses loisirs. Quelle erreur, Monsieur ! Se promener... Dans une ville, c'est se mêler aux badauds et s'attarder au spectacle des menus incidents de la rue ; c'est s'écraser le nez à la vitrine d'un beau magasin ou musser devant les étalages des bouquinistes ; c'est, solitaire au milieu de la foule, songer au travail prochain ou bien observer les faces et les gestes autour de soi ou bien encore suivre le joueur d'orgue dont les pauvres notes meurent, désolées, au fond de quelque impasse triste et désert. La Nature, elle, veut être abordée dans certaines dispositions d'esprit. A la campagne, se promener, c'est, tout en respirant le grand air vivifiant, admirer la douceur d'un beau ciel ; c'est contempler un paysage dont le charme ou la noblesse se fait bientôt, comme tangible ; c'est parfois — trop rarement — entendre des harmonies qui laissent sans goût les écrasantes splendeurs de Wagner... Mais nos chauffeurs « dévorent l'espace... »

Le moindre souci matériel trop immédiat gâte jusqu'à nos joies les plus détachées, les plus désintéressées. Cependant, il est aussi vrai que les plaisirs les plus simples comme toute haute émotion demeurent interdits à l'amour, même raisonnable, du luxe... L'or, la possession de l'or, agrandit le champ et tarit les sources... Bien mieux : ceux que nous appelons les heureux se refusent le temps d'admirer. Fréquenter les plus nobles paysages du monde sans en rien voir, quel cas singulier ! ...Monsieur, nous féliciterons le

pauvre qui, mars venu, lézarde doucement le long de son vieux mur.

Me direz-vous qu'on aime l'automobilisme pour lui-même ? De fait, il a ses jouissances. Elles se résument en un plaisir violent, tout animal, très réel d'ailleurs,— assez comparable, m'a-t-il paru, à celui qui vous attend sur les « montagnes russes, » ces grandes machines tournantes et follement

tressautantes dont les forains encombrant nos places les jours de fête populaire. Il s'agit d'une sensation où la vitesse vous grise, littéralement, et on comprend très bien qu'à ce jeu certaines têtes s'affolent, que des mains finissent par lâcher le volant... Mais le cadre importe peu à cette sensation-là et de bonnes voies solides et sans obstacles lui suffisent. On peut dès lors s'étonner devant la toute singulière prédilection des « chauffeurs » pour la région des Alpes où les routes, dont ils négligent le pittoresque, sont si riches en accidents de terrain.

Le snobisme n'est du reste pas toujours l'explication de cette bizarrerie. J'ai un ami « chauffeur » passionné. Intelligent et riche, excellent garçon d'ailleurs, il est de ceux chez lesquels débordent l'orgueil de vivre, qui trouvent sans saveur les sensations les plus fortes... et qui ne déragent point contre les règlements modérateurs de la vitesse des « autos ». Tandis qu'au fond du département de la Somme, deux cents ouvriers travaillent ses champs de betteraves, lui brûle les étapes. Il y a quelques jours, comme, de passage à Lyon, il m'annonçait son prochain départ pour la Suisse, je lui vantais les routes de sa Picardie : « De si belles routes, bien droites et bien plates, lui disais-je gentiment... Pourquoi la Suisse, mon Dieu, pourquoi la Suisse ? Vous n'êtes point un rêveur, cependant, vous, ni un artiste. » Il sourit, blagua mon « sentimentalisme... » et convint qu'il ne comprenait rien à la Nature. Car mon ami n'est point un snob...

J'ai grandi entre huit et quinze ans dans une petite ville de la Haute-Savoie, sur la route de Genève à Chamonix.

Des mœurs doucement traditionnelles y emplissaient l'air d'une grande paix heureuse. Je vous parle d'un temps où l'on n'y connaissait point encore le chemin de fer, à plus forte raison les autos. On y voyait passer et s'arrêter, trois fois par jour dans la belle saison, les diligences qui conduisaient les touristes au pied du Mont-Blanc. Hautes de trois étages, ces diligences étaient des monuments peints en jaune et que traînaient six robustes bêtes. Devenu jeune homme, j'ai pu moi-même expérimenter encore avant sa disparition cette façon de « monter » à Chamonix. Juché près du postillon dont les claquements de fouet faisaient écho dans la montagne, j'ai vu se dérouler lentement le merveilleux poème de cet inoubliable pays... Des gens, aujourd'hui, traversent l'Atlantique pour « brûler » cette route, dans un nuage de poussière.

Les paysans des environs de Florence ont à l'intention de leurs visiteurs un mot d'une exquise joliesse . « Puissiez-vous jouir de vos yeux ! » disent-ils, en manière d'adieu, au voyageur qui passe, émerveillé, sous leur beau ciel.

Je vous souhaite, Monsieur, de jouir de vos yeux et vous demande de prier pour

LE SOLITAIRE.